Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	5
Un an.	10

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.
N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 22. — 2 juin 1850.

Les Slaves

DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'ÉGLISE UNIVERSELLE.
LEUR INFLUENCE MÉDIATRICE ENTRE L'OCCIDENT ET L'ORIENT.

Medium tenuere beati.

En janvier dernier, un article de la *Revue des deux mondes*, intitulé la *Papauté et la question romaine, au point de vue de Pétersbourg, par un diplomate russe*, produisit une sensation profonde dans le monde occidental. C'était la première fois que les idées religieuses du tsarisme se révélaient à l'Europe avec un certain éclat. Ces idées, qui pourtant n'ont rien de nouveau, puisqu'elles sont aussi vieilles que Byzance, se prétendent appelées à une double lutte contre le protestantisme et l'ultramontanisme tout à la fois. Elles repoussent Grégoire VII, comme non moins révolutionnaire, non moins anarchiste que Luther et Calvin. Elles accusent l'église latine d'être devenue une puissance toute politique, d'avoir perdu le sens philosophique de son institution, d'être devenue, par usurpation, un état dans l'Etat. Or, comme toute usurpation et abus de pouvoir amène la révolte, l'ultramontanisme produit nécessairement la révolution; 93 et 1848 sont donc ses tristes fruits.

« Huit siècles, écrit le diplomate russe de la *Revue des deux mondes*, seront bientôt révolus, depuis le jour où Rome a brisé le dernier lien qui la rattache à la tradition *orthodoxe* de l'église universelle. La papauté se rendit alors coupable d'apostasie et d'usurpation. Elle oublia cette parole de Jésus-Christ : *Mon royaume n'est pas de ce monde* : elle donna à l'église latine une organisation terrestre et mondaine. Mais l'église *orthodoxe* n'a jamais désespéré.... Comment ce qui est un dans le principe, ce qui est un dans l'éternité, ne triompherait-il pas de la désunion dans le temps ?... Aussi attend-elle, non pas avec confiance, mais avec certitude... qu'au jour de la grande réunion, celle-ci (l'église de Rome) lui restituera intact le dépôt sacré. »

Ainsi, voilà la papauté et toute la chrétienté latine, mises en demeure de parer à leur faillite, en se choisissant pour légataire universel le schisme russe. « Voyez-vous, s'écrie à ce sujet l'*Univers* du 12 avril, la papauté abdiquant entre les mains du synode de Pétersbourg, et (son procureur) M. Protassof, remplaçant Pie IX au gouvernement de l'église catholique. » Appréciant les tendances de ce qu'il appelle l'école religieuse de Moscou, ce même journal nous montre avec joie l'antagonisme qu'il prétend être fait par cette école, organe des masses populaires, contre la noblesse russe, façonnée par Pierre le Grand et Catherine aux mœurs exotiques et à l'incrédulité voltairienne de l'Occident; à tel point qu'elle est devenue presque étrangère à la Russie.

Dans son ignorance si entière de l'état des questions slaves, l'*Univers* confond une prétendue école qui n'est que la chancellerie officielle du saint synode, avec la grande école religieuse, non pas de Moscou, mais de l'Orient tout entier, école non moins libérale, non moins philosophique, et au besoin non moins révolutionnaire que les écoles d'Occident. L'*Univers* présente comme populaires et nationales en Russie des idées qui ne sont que le rêve ambiteux, le rêve détesté des tsars. Enfin, pour mettre le comble à son illusion, l'*Univers* confond les tendances de cette école avec celles du panslavisme. « Ce qu'elle veut, écrit-il, au dehors comme au-dedans, c'est le triomphe de la nationalité slave, dans les mœurs, les lois, les lettres, la politique et la religion. Lorsqu'on leur demande comment il se peut faire qu'une église nationale, presqu'exclusivement renfermée

dans une seule race, dans une seule langue, soit l'église catholique, universelle, l'église de toutes les nations, ils finissent ordinairement par laisser échapper cette singulière pensée : que le peuple slave, comme un nouvel Israël, a été choisi entre tous les peuples pour garder le dépôt de la vérité.... L'ère de la race slave est arrivée ; l'avenir est à elle, l'Europe latine et germanique a fait son temps. Ces révolutions dont nous sommes témoins sont les convulsions qui annoncent son agonie ; et bientôt sur les ruines du protestantisme et du catholicisme, sur les ruines de la civilisation et de la société européenne, abjurant des préjugés séculaires, tous les peuples d'Occident iront demander aux Slaves de nouvelles institutions.... »

Comment justifier cette subite *querelle d'Allemand*, faite aux pauvres Slaves par un journal qui aurait d'ailleurs tant d'intérêt à les défendre, puisqu'ils sont les premières victimes et les ennemis les plus persévérants de l'autocratie, par laquelle leur avenir est menacé, beaucoup plus encore que ne peut l'être celui de l'Occident ? Cette confusion perfide de l'intérêt slave avec l'intérêt autocratique, offre quelque chose qui nous étonne. Certes, le slavisme n'a rien de commun avec l'autocratie : ce qui le prouve invinciblement ce sont toutes les calomnies officielles, toutes les persécutions dont les panslavistes sont frappés dans l'empire cosmopolite des tsars. Si les peuples slaves comptent beaucoup sur la Russie pour leur délivrance, c'est dans la Russie libérale, dans la Russie éclairée et européenne qu'ils espèrent. Du tsar-pontife ils n'attendent rien, que des fléaux de tout genre.

En assimilant le slavisme à la Russie officielle, l'*Univers* s'assimile lui-même au *Constitutionnel*, à l'*Assemblée nationale*, et à tous les tristes organes de la politique moscovite en Europe. L'*Univers* décore du nom de *Puséisme moscovite*, cette école supposée, qui s'avoue et s'intitule elle-même *de la diplomatie ;* et la comparant avec l'école d'Oxford, il ne balance pas de la déclarer de beaucoup supérieure à sa rivale protestante de la Grande-Bretagne. L'idée révolutionnaire occidentale : séparation de l'église et de l'État ; absence de toute religion politique, neutralité de l'Etat vis-à-vis de toutes les religions également autorisées et libres, c'est-à-dire confiance et foi dans la force intrinsèque de la vérité : cette idée, au dire du *Diplomate russe*, comme au dire même de l'*Univers*, n'est pas *un fait sérieux*. Or, si ce fait n'est pas sérieux, il ne reste évidemment aux conservateurs, dans leur universel naufrage, d'autre ancre de salut que le tsar. Aussi soutenons-nous que l'*Univers*, avec ses doctrines actuelles d'ultramontanisme, doit aboutir à ce qu'il appelle bizarrement l'*école de Moscou*, c'est-à-dire à l'école du tsar, renouvelée de l'école constantinienne des premiers Césars chrétiens de *Romanova*.

Pour nous le slavisme, tout aussi bien que l'avenir entier de l'Europe, ne se trouve ni dans l'ultramontanisme occidental, ni dans l'archaïsme byzantin de Pétersbourg. Le slavisme et l'avenir sont dans la neutralisation de ces deux funestes extrêmes. L'idée slave en religion ne s'inspirera ni de la prétendue école de Moscou, ni des doctrines de l'*Univers*. L'idée slave c'est la conciliation entre tous les absolus qui se combattent : c'est la fraternisation des rites et des langues diverses dans un dogme unique, mais tolérant et large comme le cœur même du Christ.

Il y a près de 40 millions de Slaves qui n'appartiennent pas à la société moscovite, qui sont plus libres et plus éclairés qu'elle, qui ont d'autres intérêts et une autre nationalité. Or, parmi ces peuples, chez qui l'idée tsarienne n'a pu encore étouffer l'idée nationale, la religion est comprise d'une manière qui ne diffère pas moins de la conception occidentale que de la conception moscovite. Parlez d'ultramontanisme au plus fervent catholique d'entre les patriotes polonais : vous verrez ce qu'il vous répondra. Cependant le Polonais prétend, lui aussi, tout comme les *Fils des croisés*, appuyer son droit sur la sanction religieuse. Il n'a jamais pu séparer, l'une de l'autre, sa nationalité et son église. Mais au lieu de faire, comme l'ultramontain, dériver de l'idée religieuse le devoir de l'obéissance, le Polonais en tire au contraire le droit à la liberté. Pour lui, être catholique c'est être libre. Les deux fraternités de la religion et de la patrie sont, à ses yeux, indivisibles. Philosophe, il reconnaît, contrairement à ses frères d'Occident, que l'Etat ne saurait s'isoler de la religion. Prêtre, il accepte, en retour, vis-à-vis de la patrie, des devoirs auxquels nos prêtres ultramontains ne se crurent jamais obligés.

En Pologne, comme chez tous les Slaves, l'église a donc des tendances beaucoup plus nationales qu'en France. Chez ces peuples, il n'y a point de fête religieuse qui ne soit à la fois une fête politique. Des rapports beaucoup plus intimes qu'ailleurs, établis entre les laïcs et le clergé de la Slavie, il résulte pour la hiérarchie une allure bien plus libre, bien plus philosophique, une bien plus grande tolérance vis-à-vis des rites étrangers. Là le clergé n'est pas, ne peut pas être hostile comme en Occident à l'élément temporel et politique. Là l'esprit et la chair n'élèvent pas l'un contre l'autre des prétentions exclusives ; au contraire ils tendent à se faire équilibre. De là vient que dans beaucoup de pays slaves, même catholiques, une partie du clergé, la partie séculière, a le droit, ratifié par le Saint-Siége, de se marier et d'avoir des enfants. Or, comme père et comme époux, le prêtre slave entre profondément dans la vie civile : obligé de travailler à l'avenir de ses enfants, il travaille par contre-coup à celui de sa patrie. Religion et société, mœurs religieuses et mœurs populaires, ne sont point en Slavie opposées l'une à l'autre, mais présentent deux moitiés d'un seul et même organisme.

Ce qui a le plus contribué à populariser ainsi l'idée chrétienne chez les Slaves, c'est l'emploi du slavon comme langue des rites religieux parmi la majorité des populations de cette race. Car ce ne sont pas les Russes seuls, ce sont encore les Rutheniens catholiques, ce sont presque tous les Slaves de Hongrie et de Turquie, catholiques et autres, qui ont la messe et les offices en slavon : de telle sorte qu'on peut regarder cette langue comme la langue théologique de

toute la Iugo-Slavie. En effet, même la Dalmatie et l'Istrie ont leurs séminaires et leur liturgie slaves, qu'elles conservèrent, quoique catholiques, en dépit des mille intrigues des cardinaux latinistes pour les en dépouiller. Par là le clergéiugo-slave a su se préserver des influences étrangères: il est resté comme une mère tendre près du berceau de sa race, adaptant au génie et au langage de son peuple les vérités universelles. Il est resté national.

Nous venons de voir comment ont été entravées en Slavie les tendances centralisantes du latinisme. L'intérêt même de la papauté lui enjoignait de tolérer des administrations provinciales, et même nationales, dans les diverses églises catholiques non latines. De là la continuation en Orient du système des patriarchats. Ce système garantissait aux diverses églises nationales un développement beaucoup plus personnel que n'aurait pu faire l'administration uniforme du latinisme. La plus grande variété devint ainsi compatible avec la plus rigoureuse unité.

De tout ce qui précède il suit que le synode centralisant de Pétersbourg, et ses tendances exprimées par le *Diplomate russe* de la *Revue des deux mondes*, se trouvent tout aussi opposées que l'ultramontanisme lui-même à l'esprit de médiation, aux tendances nationales et décentralisantes du clergé slave, et généralement de tout le clergé oriental, catholique et non catholique. Ainsi, loin qu'elle représente, comme l'a écrit l'*Univers*, l'école populaire slave, la soi-disant école moscovite est très-impopulaire chez tous les Slaves, même chez ceux de Moscou, qui ne la subissent qu'en aspirant vers le moment où ils pourront s'en délivrer. Qu'on cesse donc de calomnier le slavisme : car il doit devenir, trop tôt peut-être, pour ceux-là même qui l'attaquent aujourd'hui, la dernière ancre de salut.

Le Przeglad Poznanski.

REVUE POLONAISE DE POZEN.

Au premier rang des publications slaves, il faut incontestablement ranger le *Przeglad*, ou la revue de Pozen. Commencée avec éclat en 1845, cette revue arbora tout d'abord comme drapeau national la bannière du catholicisme, en face de l'idéologie protestante que le gouvernement prussien cherchait à naturaliser dans le grand duché de Pozen. Ravivant de toutes ses forces la religion des aïeux, la revue de Pozen s'efforça constamment de se tenir sur le terrain du droit et de la morale internationale. Il reproduit et défend avec zèle les traditions du passé, en tout ce qu'elles ont de grand et de beau. Parmi les travaux de ce genre, on distingue notamment les articles : *sur le type social des slaves*, comparé aux types sociaux des Romains et des Germains; *sur le service militaire des paysans polonais*; enfin *les lettres sur les institutions de l'ancienne Pologne*. Ces articles, fruit d'une vaste érudition, se distinguent par des aperçus critiques d'une valeur qu'on ne saurait contester.

Le *Przeglad* ne s'est pas borné aux questions nationales; il a voulu aussi étudier les rapports de la Pologne avec les nations environnantes. Malheureusement sous ce rapport les renseignements fournis à la revue polonaise sont singulièrement incomplets, trop souvent même inexacts. Ce qu'elle écrit en général sur les Slaves est empreint d'une déplorable ignorance du véritable état des choses. La revue raisonne beaucoup mieux sur les peuples étrangers au slavisme, sur la Finlande, la Suède, les Turcs, les Maghyars.

Nous serons moins sévères pour les articles de critique sur les publications contemporaines, et sur les tendances propres aux diverses littératures étrangères. Par exemple le travail sur les productions de l'esprit anglais depuis cinquante ans, pourrait prendre place dans les meilleures revues contemporaines. Depuis la révolution de février, la revue s'est tournée principalement vers les questions économiques, sur lesquelles elle n'avait jusqu'alors publié qu'un seul article : Le *Zollverein*, considéré au point de vue polonais.

D'abord les collaborateurs du *Przeglad*, imitant en ceci la manière anglaise, ne signaient point leurs articles; ils n'ont adopté l'usage français que depuis 1848, époque à laquelle on s'est sans doute aperçu de l'utilité qu'il y aurait à connaître nommément les publicistes qui s'occupaient des affaires nationales. Nous trouvons que les articles signés appartiennent à MM. Olizavowski, Norwid, Constantin Gaczynski, Joseph Mycielski et Antoni Szymanski. Ce dernier a exposé des idées de circonstance, que nous ne nous chargeons point d'apprécier, sur la *théorie de l'organisation du travail*, *sur les philosophes socialistes*, *sur le communisme*, et enfin *sur la centralisation administrative en France*. M. Szymanski affirme qu'excepté les Cosaques zaporogues, les peuples slaves ont totalement ignoré le communisme proprement dit. La Pologne avec ses mœurs sévères, ses idées religieuses et sa vie agricole, ne pouvait admettre dans son sein le communisme, qui bannit la propriété individuelle et la vie domestique. Les conséquences du partage de la Pologne, cette œuvre éminemment révolutionnaire, conçue et exécutée par les rois, ont pu forcer les Polonais en 1795, 1830 et 1848 à chercher le salut dans une politique subversive à l'extérieur ; mais leur politique intérieure est par instinct conservatrice, basée sur les traditions et l'amélioration progressive. Cette différence entre la politiqne du dedans et celle du dehors explique pourquoi en France on attribue aux Polonais tantôt un esprit révolutionnaire, tantôt un esprit aristocratique; tandis qu'au fond ils sont partout animés d'un même et unique esprit de patriotisme et de dévouement.

Nous ignorons par quel motif la *Revue de Pozen* semble faiblir depuis l'année 1850. Elle se distingue toujours par le talent et la pureté du style; mais la variété et l'abondance lui manquent. Si ce changement provenait de la négligence des hommes, nous engagerions tous les patriotes polonais à faire des efforts pour ne pas laisser tomber une entreprise,

qui a fait ses preuves, qui promet encore plus qu'elle n'a donné, et à laquelle nous ne cesserons de nous intéresser vivement. Les Polonais doivent sentir qu'une publication comme celle-ci, ne peut rester dans le cercle étroit d'un petit nombre de travailleurs : il faut qu'elle devienne une œuvre nationale, par laquelle les nations étrangères apprendront à juger la Pologne. Il faudrait aussi, il faudrait surtout qu'elle devint plus slave dans ses tendances qu'elle ne l'a été jusqu'à présent : car, que serait-ce qu'une Pologne séparée de la Slavie? L. N.

CHRONIQUE SLAVO-EUROPÉENNE.

Evénements de mai 1850.

RUSSIE, TURQUIE ET GRÈCE.

Le mois de mai a vu se réunir à Varsovie, sous la présidence du grand empereur, un congrès de souverains, allemands et autres, qui se laissent donner par leur futur maître dans le magnifique palais Lazienski des fêtes dignes de la majesté des *Césars*. Quant au but pratique de cette réunion de princes, il est jusqu'à présent le secret des diplomates.

— Les événements de mai en Turquie se bornent à des faits secondaires, qui, pour la plupart, ont trait aux populations slaves. — La Serbie développe toujours une grande activité pour renforcer son état militaire. Le prince Alexandre organise actuellement, sur le plan le plus grandiose, une école et un laboratoire d'artillerie, dans le but de se dérober à la nécessité de faire venir à grands frais de l'étranger les canons nécessaires à son pays. — De la Bosnie rien de nouveau. Les insurgés de la Kraina tiennent toujours garnison dans Bihatch. Tout en protestant de leur fidélité sans borne au Padicha, ils jurent de mourir plutôt que de continuer à souffrir l'oppression des troupes albanaises, et l'arbitraire des pachas turcs de leur pays. Mais ce qui met ces insurgés musulmans dans une situation critique, c'est l'indifférence que montrent pour leur cause les raïas chrétiens de la Bosnie. Ces infortunés sont divisés par leurs prêtres en deux camps rivaux, celui du schisme et celui de l'église catholique latine; et d'ordinaire ce que fait un de ces deux camps, l'autre se refuse obstinément à le faire.

— En attendant que les Spahis soient vaincus, ou que le visir Tahir, objet de leur haine, soit destitué par la Porte, les frontières de la Kraina demeurent fermées comme hermétiquement du côté de la Dalmatie et de la Croatie autrichienne, où aucun transport de bêtes à cornes ne peut plus avoir lieu. Or, comme la Dalmatie n'est guère alimentée que par l'Hertsegovine et la Bosnie, il en résulte que ce pays éprouve une disette de vivres effrayante.

— Les troupes moscovites continuent, avec une grande lenteur, à évacuer les principautés. Le commissaire extraordinaire russe, M. Duhamel, se refuse à réduire au chiffre convenu de 10 mille le nombre des soldats d'occupation de la Moldo-Valachie. De son côté, le commissaire ottoman à Bukarest, Achmed-Effendi, met une insistance croissante à exiger cette réduction. On ne sait encore ce que les grandes puissances décideront à cet égard.

— La question grecque continue de rester un problème. A l'influence française, détrônée par suite de l'échec que vient d'éprouver M. Gros, vient de succéder à Athènes l'influence de la Russie. En dévoilant orgueilleusement tout ce qu'il y avait d'impuissance dans la médiation française, l'Angleterre semble être tombée de mal en pis; et l'on craint que pour se maintenir, elle ne soit bientôt forcée de recourir de nouveau au dangereux expédient du blocus.

— La piraterie dans l'archipel et les brigandages dans les montagnes qui entourent la Grèce, augmentent d'une manière alarmante. Les Klephtes livrent aux troupes de ligne des combats en règle. Dernièrement pour éloigner les corsaires de Syra, il n'a fallu rien moins que le feu combiné d'un vapeur turc et d'une corvette hellène, qui se trouvaient heureusement dans le port.

AUTRICHE

Les congrès de princes succèdent aux congrès des peuples. L'humble diète d'Erfurt, qui vient de se clore aussi obscurément qu'elle s'était ouverte, n'a fait que préparer les voies pour une réunion à Berlin de tous les chefs des états représentés à cette diète. Après que les hommes d'affaire ont élaboré le contrat d'union, les maîtres se réunissent pour le signer. Rien de plus naturel. Aussi l'empereur de Russie y donne-t-il sa pleine adhésion. Il reconnaît à la réunion d'Etats, groupés autour de la Prusse, le droit exclusif de s'appeler l'union allemande. Quant à l'Autriche, qui se trouverait ainsi formellement exclue de l'Allemagne, elle se tourmente beaucoup pour faire renaître l'ancien congrès de Francfort où elle se trouvait si à l'aise. Les plénipotentiaires des divers Etats allemands ont donc été bien vite expédiés vers le Mein et déjà tous sont réunis dans l'ancienne ville des diètes. Mais on prétend que les nombreux amis de la Prusse ne s'y sont rendus que pour protester plus solennellement contre toute immiscion de l'Autriche dans les affaires de l'union allemande. En ce cas, il ne resterait plus à l'Autriche d'autre ressource que d'adopter l'idée slave, en se faisant monarchie fédérative. Ce qui prouve que l'échaffaudage de la centralisation chancelle de plus en plus, c'est que le coryphée même du système, le ministre Bach, persiste à offrir sa démission.

— Tout le mouvement de réforme religieuse de la Bohême semble près d'aboutir à une persécution ouverte. Craignant de se voir emprisonné par l'épiscopat triomphant, l'audacieux Smetana sollicite un passeport pour l'étranger. On annonce aussi que le pasteur protestant de Prague, l'éloquent Kossut a été dépouillé de son église, et se trouve maintenant réduit à célébrer ses offices dans une salle de manége.

— Le 16 mai une nouvelle pendaison en effigie a eu lieu à Vienne par la main du bourreau. La sentence de l'ex-général polonais, Joseph Bem, condamné à la mort par strangulation a été lue publiquement; et, à défaut de sa personne, on a voulu attacher du moins son nom à la potence noire et jaune. Le nom de Kossuth sera, dit-on, bientôt affiché de la même manière.

— Le primat de la Hongrie, Mgr Scitovski, archevêque de Gran, a fait publier du haut des chaires de son diocèse, un grand *jubilé*, et ordonné des pèlerinages aux madones miraculeuses, pour célébrer la défaite de l'insurrection maghyare. Les processions ordonnées se font partout; mais les fidèles en sont absents, et les pèlerins ne paraissent pas.

— Le *Magyar hirlap* contient une chaleureuse biographie du baron Nicolas Vesselényi, qui vient de succomber à la maladie nerveuse, fruit de sa longue captivité. Comme orateur, comme publiciste, comme champion armé et comme martyr, ce héros de l'opposition hongroise du temps de Metternich, vivra dans l'histoire, tant que vivra le nom maghyar.

— Le ban Ielatchitj se prépare à retourner dans sa Croatie, avec le léger bagage de lois et de concessions ministérielles, qu'il apporte aux trois royaumes iugo-slaves. On le dit surtout fier du droit qu'il a obtenu pour la frontière militaire d'avoir une représentation civile, et d'envoyer ses députés à la diète slavonienne de Petrinia.

— Les lettres de Chine annoncent qu'après avoir salué le pavillon allemand, représenté à ses yeux par la Prusse, le gouvernement chinois n'a pas jugé à propos d'opposer un rival au consul prussien, déjà accrédité à Canton. Il a donc refusé de recevoir un agent autrichien, par le motif *officiel* que l'Autriche lui paraît un empire fabuleux et sans existence réelle.

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.